

LES FONTAINES DE MON VILLAGE

Jacqueline GARINO



*Les fontaines
de mon village*



Du même auteur :

« Le Pont Entre Deux Rives »

En ligne sur : www.prasimon.com

Édité par l'association « Sabença de la Valeia »
Connaissance de la Vallée

Barcelonnette – www.sabenca.org

Jacqueline Garino

Les fontaines
de mon village

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2216-3

Dépôt légal : Janvier 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Crédits et remerciements :

Georges DERABAT :

Photos première et quatrième de couverture ;

Pages centrales : les six fontaines, toile Gare du Sud, affiche exposition Barcelonnnette et dessins

Christine Guirand, Marie Teulières, et Claude Cabrera : relectures

Delphine Barette : mise en page

Que l'auteur remercie pour leur chaleureuse coopération, et ce sympathique travail d'équipe.

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE L'ANNÉE DES TREIZE LUNES

PRÉLUDE.....	15
REFUGE	21
LES BRACONNIERS.....	25
LA BRU	31
LA DÉFAITE.....	37
L'ÂNE ET LE CHACAL.....	45
TOUT FEU TOUT FLAMME	49
L'AUTOMATE.....	53
FONT FREÏDE.....	57
LA VEILLÉE	63
LE CIEL EST SON ROYAUME.....	71

DEUXIÈME PARTIE LES COULEURS DU TEMPS

LE BLUES DU MONTAGNARD.....	79
LE CADRE.....	83

LES CHAMPIGNONS	87
L'ÉCUREUIL	91
INDIANA	93
EN PASSANT PAR LES FONT BONNES	97
ENKI LE MAGICIEN	101
LES SOLDATS DE PLOMB	105
CABANE	107

TROISIÈME PARTIE HIÉROGLYPHES

LE CHAT BLANC	115
ÉCHELLE	116
HAÏKU	117
FRAGMENTS	119
FRAGMENTS (Exposition Georges Derabat)	123
LA GARE DU SUD	132
CHAPELLE SAINTE-ANNE !	137
LES MOTS	139
LEXIQUE	145
DERABAT ou l'évasion	147

À Simon,

*La Terre ne peut finir
si un seul homme vit encore.
Ayez pitié de la Terre fatiguée, qui sans l'amour
n'aurait plus de raison d'être...*

Jules MICHELET

PREMIÈRE PARTIE
L'ANNÉE DES TREIZE LUNES

*Il y a deux choses auxquelles il faut se faire
sous peine de trouver la vie insupportable :
ce sont les injures du temps
et les injustices des hommes.*

Sébastien CHAMFORT

PRÉLUDE

Les jeunes enfants sont alignés ; prêts à prendre le départ. La consigne est simple : courir, courir le plus vite possible, arriver dans les premiers et être sélectionné pour avoir droit à un travail. Tous les artisans de la Vallée, les paysans, les commerçants sont présents sur la place du marché ce samedi. C'est ainsi que les jeunes enfants émigrés trouvaient du travail en 1878. L'ancêtre de l'entretien d'embauche était né. Georges vient d'être remarqué par un paysan. Il a franchi le col de la Madeleine. Laisant derrière lui son Italie natale et sa nombreuse famille. Au couvent Saint Jean de Matha, grâce aux religieuses, il a quelques temps hébergé sa solitude et son dénuement. Dans son baluchon il y a surtout son courage, son envie de vivre. Il a dix ans : dur à la tâche, solide, le travail ne le rebute pas.

Toute sa jeunesse il se placera ainsi de ferme en ferme. Jusqu'à ce jour où il achètera un domaine dans la Haute Vallée.

Retourné chercher son épouse en Italie, il exploitera vaillamment le domaine avec les siens.

Son fils aîné a pris la suite. Un troupeau de brebis un peu plus conséquent, quelques chèvres et vaches. L'achat de terres en terrain plat, pour compenser le domaine pentu, dont les prés de fauche s'étagent jusqu'à deux mille mètres d'altitude. L'arrivée de l'eau courante dans la maison, puis de l'électricité en mille neuf cent cinquante sept. Le domaine se développe. Mais dans l'esprit rien n'a changé. La terre inspire toujours le respect. On la travaille avec beaucoup d'amour, d'une aube à l'autre, à dos de mulet. On engrange le foin dans des trousses ancestrales. Le sel et la farine transformés en pain au four banal concrétisent tout le respect de cette vie de montagnard.

Le patrimoine se transmet, il ne se vend pas. Mais si le travail est dur, la vie de montagne, rythmée par les saisons, est belle et généreuse, solidaire entre voisins.

La chevelure de Jean était devenue blanche comme neige ; la tête brune de son fils André prenait le relais. C'est à cette époque que je l'ai rencontré. Nous sommes dans les années soixante dix. Au sommet du col, mon regard a plongé vers le promontoire qui portait son village comme un joyau. L'automne lui servait d'écrin. Avec l'âme du pauvre j'ai adopté ce pays qui venait à ma rencontre ; face à cette nature biblique, j'avais le sentiment de redécouvrir l'histoire originelle de notre commencement sur les fonds baptismaux et le jardin d'Eden.

Nous voilà trente ans plus tard. Enfin nous relevons la tête devant le labeur accompli. Construction d'une bergerie, tracteur, outillage agricole, aménagement des gîtes... ont occupé sans répit toutes ces années.

Avec parfois le sentiment d'être une génération sacrifiée, sans loisirs, ni vacances et une couverture sociale dérisoire. En équilibre entre deux générations, entre vie archaïque et vie moderne. Entre le rythme lent des saisons et des veillées et l'attraction effrénée de la vie actuelle, nous avons le sentiment d'avoir vécu deux générations en une, tellement le monde s'est transformé, tellement les nouvelles technologies sollicitent même le monde agricole.

Notre fils Julien a grandi entre traditions et modernité. Par ses racines et notre style de vie, qu'il a fait sien, il s'est construit, a développé son amour pour la terre et les brebis. Fier d'être berger il aime à faire découvrir aux vacanciers, qui viennent dans les gîtes, les animaux sauvages, la flore et toutes nos traditions paysannes.

Longtemps appelée « agriculture extrême », notre agriculture de montagne reprend toute sa place dans le paysage agricole. De plus en plus le touriste recherche le calme et une vie vraie ; nous sommes prêts à partager notre vie de montagnards avec eux. Mais nous ne voulons ni brader ni banaliser l'authenticité de cette vie.

Nous avons la volonté de garder l'image de notre agriculture intacte.

Pareils à de petits ânes gris, les agriculteurs de montagne travaillent dans l'anonymat le plus complet, ils entretiennent le paysage, valorisent le patrimoine, le transmettent à leurs enfants, offrent tout leur savoir, et savoir faire, et meurent dans le silence.

Il y a fort à parier que demain les exploitations seront moins nombreuses mais plus grandes. Mais il y

aura toujours des paysans pour travailler la terre des anciens.

C'est leur travail passé qui fait notre vie aujourd'hui.

C'est notre travail d'aujourd'hui qui modèle l'agriculture de demain.

C'est toute notre vie, c'est tout notre imaginaire qui est nourri par ce patrimoine.



Chapelle « Notre-Dame des Neiges »

REFUGE

Elle est discrète et omniprésente.

Elle ne fait aucun bruit, ne se plaint jamais, passe inaperçue, s'évite, s'ignore, s'efface ; disparaît dans le brouillard, les épinards sauvages et les orties de l'alpage. Pourtant elle est incontournable.

A chaque saison elle joue son rôle, théâtre de la vie, vedette involontaire de l'alpage.

Vigie, œil, témoin, regard, repaire, salut.

Tout l'hiver elle s'enfonce dans la neige et la tourmente, s'aplatit pour préserver sa toiture, évite les rafales et les avalanches.

Mais passe le randonneur égaré et la voilà accueil, présence, hospitalière et chaleureuse.

Elle panse les blessures de l'inconscient. Elle réchauffe les corps et ranime les esprits au bord du découragement.

D'un seul geste, une porte s'ouvre, généreuse, et la voilà sauveteur.

Au printemps elle s'éveille pour accueillir le promeneur ; sur le pas de sa porte il prend un peu de repos, se désaltère à sa source et dans la sérénité du

paysage reprend goût à l'existence et à la noblesse des choses simples.

Il se repose contre sa façade, au contact de la pierre, redécouvre toutes les joies d'un bonheur simple.

Et la voilà sentier de découverte.

Tout l'été elle se transforme en outil de travail. Elle chauffe, elle nourrit, elle abrite, elle répare de la fatigue, elle égraine les histoires et les aventures.

Elle se dresse fière de protéger le troupeau, le berger et son chien.

Sans elle pas de vie possible, pas de travail possible.

Pas d'avenir possible pour les alpages.

Et la voilà dépositaire de la vie du vallon, terre d'accueil.

L'automne elle s'auréole de fumée, elle est toujours la vedette, elle devient le passage incontournable des chasseurs.

Elle chante, elle rit, elle s'évade sur les sentiers, pressée de continuer à vivre et de remplir son rôle protecteur. Elle en rajoute, elle exagère, elle est très convoitée, elle s'esclaffe, fière de son importance. Elle retarde le moment de fermer ses volets.

Et la voilà feu d'artifice.

Ainsi au rythme des saisons, elle s'adapte à ceux qui lui rendent visite.

En bonne servante elle rend le service que l'on attend d'elle, disponible et attentionnée.

Sa silhouette est à l'image de son cœur, solide et généreuse.

Effacée, elle remplit toutes ses fonctions, sans se poser de questions. Elle a la compassion des mères de

famille qui portent toutes les épreuves, tous les espoirs des siens.

Chacun vient à son tour dans le creux de ses reins se reposer pour mieux repartir vers l'avenir.

Elle ne demande rien, qu'un peu de respect et d'entretien.

Pourvu qu'elle puisse continuer à vivre et à transmettre la vie.

LES BRACONNIERS

De la bergerie j'ai entendu passer la voiture.

Elle grimpe sur le sentier qui surplombe l'exploitation, en direction du chemin de l'alpage.

Cela me froisse, saison hivernale, nuit noire, pas une âme qui vive à des kilomètres à la ronde ; présence suspecte et dérangeante.

Mon regard croise celui de mon mari, placide, il poursuit son travail. Il va d'un bercail à l'autre, comme si de rien n'était. Il n'a rien entendu, tout au moins en apparence ; et puis il y a cette brebis qui tarde à faire l'agneau, elle demande toute son attention.

Pourtant je sais que rien qu'à entendre le bruit du moteur, il a identifié la voiture et le chauffeur.

Dans mon esprit défilent tous les souvenirs de nos parties de chasse.

Venant de la ville, j'ai découvert, « ravi de la crèche », spectateur au regard innocent, toute la magnificence d'une montagne à l'état brut, pure et loyale.

La faune espiègle, rusée et noble, la flore rare, perdue au creux de l'alpage, comme le dernier rond de manettes*...

L'histoire intarissable des pierres sculptées par les bergers, témoins éternels de la vie montagnarde qui nous ont appris le regard et la sagesse de la survie.

L'attente à cinq heures du matin, dans un creux de rocher, le froid, les chemins aux ardoises gelées, glissantes et dangereuses au pied malhabile...

La lumière, les levers de soleil incandescents, les automnes carmins, les paysages givrés d'une nature vierge nous renvoyant sur les fonds baptismaux de nos origines.

Les courses sportives derrière le mouflon au cœur si puissant qu'il est capable de monter et redescendre plusieurs vallons à la suite, sans s'arrêter une seconde. Et notre admiration à le voir se comporter ainsi.

Le noble port de tête du chamois nous narguant en ombre chinoise, sur la crête. Renforcé dans son orgueil par le silence de la montagne tout entier contenu dans son regard.

Je me souviens des retours bredouilles vers la maison, mais le cœur tellement riche de nos découvertes et des leçons de vie apprises sur l'alpage.

Je me souviens de tout cela penchée sur mon ouvrage, dans la chaleur humide et l'odeur forte d'ammoniaque de l'écurie.

Mais au loin, le véhicule poursuit son chemin. Il tresse chaque virage.

Il connaît tellement le trajet ! Il roule sans lumières ; une seule route, pas de replis possible, il

sait qu'il ne faut pas se faire remarquer, la lune va bientôt sortir.

La ferme dépassée, plus de réel danger, mais le braconnier a tous les sens en éveil, regard aiguisé, ouïe fine. Il reste attentif au moindre mouvement, au moindre bruit suspect.

Camoufler la voiture, éviter qu'elle ne brille trop.

Prendre le chemin de traverse qui rejoint après une rude côte le col de la montagne.

C'est sûr ils seront là ! Adossés aux replis du rocher dans la faille qui surplombe le village voisin et longe ce que les chasseurs ont coutume d'appeler, l'autoroute à mouflons.

Confiant et tranquille notre gibier, même s'il reste sur le qui vive, pense qu'à cette heure tardive les chasseurs dorment du sommeil des justes.

Le braconnier poursuit sa route, son complice a pris la sente plus à droite, histoire de rabattre le gibier vers lui s'il s'avère qu'il s'est déplacé dans la soirée.

Un seul coup de fusil, un seul, sourd, grondant, ébranlant la montagne endormie, résonnant, heurtant en écho toutes les faces du rocher. Violente déchirure se répercutant dans tout le cirque et retombant sur le sol, comme un miroir brisé. Poussière de bruit.

Le cri se meurt, le cri s'éteint, et restera dans le cirque, la configuration de la montagne ne permet pas au son de descendre vers la vallée. Le propriétaire du fusil le sait bien !

Ce chasseur est un loup ! Son regard aiguisé perce la nuit, et son sourire cupide brille comme les crocs de notre pire ennemi.

Sans foi ni loi il est le spécialiste de ces parties de chasses nocturnes, rien ne le dérange, personne ne l'arrête. D'ailleurs, depuis des années, en toute impunité, il passe à travers les mailles du filet.

Un seul coup de fusil, un seul... Il n'a pas hésité ! Il a bien choisi !

Les cornes du mouflon font deux tours sur elles-mêmes. La bête, un mâle, doit bien avoir entre dix et quinze ans. Sa robe sombre s'orne de deux magnifiques taches blanches sur les reins, blanches comme un reproche muet.

Son compère l'a rejoint. Pas un mot pas un bruit.

L'un sort un couteau à la lame acérée, un instant elle brille dans l'opaque de la nuit. En boucher expert il décapite la bête, car seul le trophée les intéresse.

Ils le savent il est déjà vendu à un touriste inconscient.

Le cadavre de l'animal gît sur l'herbe ensanglantée, ils le poussent dans une cabane de pierre qui servait aux anciens à ranger les outils.

Sans plus attendre ils entreprennent leur descente, noirs dans la nuit noire.

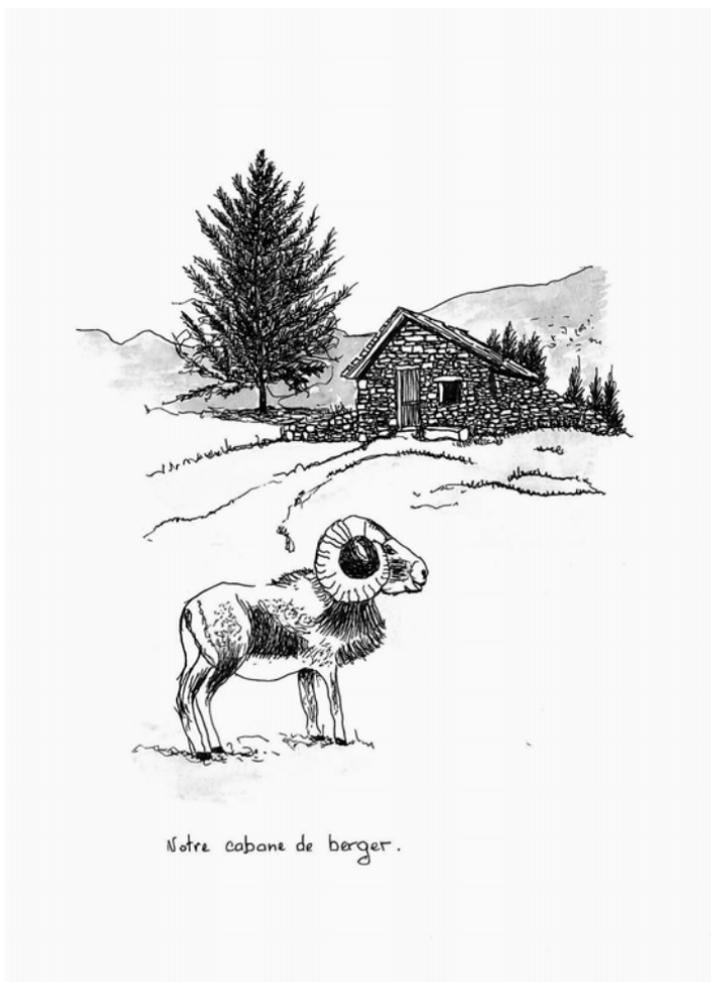
La montagne se referme sur leur passage, le silence reprend ses droits. Rien ne s'est passé, déjà le renard rode il va pouvoir commencer son festin, laver les lieux de l'insulte. Pas de témoin, pas de forfait.

Dans le creux de l'alpage, à quelques mètres de là, notre cabane de berger témoin silencieux, regarde les deux hommes partir courbés sous le poids de la charge.

Soudain monte une plainte. La cabane pleure sur la bêtise des hommes.

Mais les deux acteurs du drame, poursuivent leur chemin.

Leurs cœurs, taillés dans le marbre de Maurin*, n'ont rien entendu.



*Dessin de mon ami artiste Georges DERABAT
que je remercie pour sa contribution.*